Lectures Françaises

ISSN 0024-0133

(Fondée en 1957 par Henry Coston)

REVUE
DE LA
POLITIQUE
FRANÇAISE

Le numéro : 5 €

La Chronophobie
un racisme de gauche

(page 5)

ATTAQUES MAÇONNIQUES CONTRE LE PROCUREUR DE MONTGOLFIER

(page 17)

45e année - N° 547 - Mensuel - Novembre 2002

Un racisme de gauche : la chronophobie

« Ce que veulent les socialistes, c'est abolir et supprimer nos souvenirs » (Bonald)

« Du passé faisons table rase » (L'Internationale)

L'esprit du temps présent, cultivé en France par les maîtres à penser de la gauche, est fondé sur une haine systématique du passé, des hommes et des œuvres des années d'autrefois. L'ensemble de nos contemporains, victime d'un *dressage* par les doctrines de la gauche dominante, fait toujours de l'histoire sur le ton du mépris. C'est un **racisme** au sens où l'entendent les gens actuellement, c'est-à-dire un mépris global pour toute une catégorie d'êtres humains. Là, le mépris ne s'inscrit pas dans l'espace : les gens de la classe gauchiste dominante, les penseurs officiels français ne méprisent pas un groupe humain installé dans une île ou une plaine fluviale, **ils méprisent en bloc les êtres humains qui ont vécu dans le passé, c'est une chronophobie.**

L'on n'en finirait pas de collectionner les clichés idiots qui sont à la base des mentalités contemporaines : les Croisades ont été un crime contre l'humanité, les seigneurs féodaux étaient des monstres, la piété qui a couvert le Moyen-Age européen d'un « *blanc manteau d'églises* » n'était que superstition à l'image de ***Notre Dame de Paris*** de Victor Hugo, Louis XIV n'était qu'un tyran débauché qui avait la diction de Sacha Guitry, Richelieu jouait avec d'Artagnan dans un film d'Alexandre Dumas, etc. etc. Jadis, l'excellent historien Jean Guiraud a publié ***Histoire partiale, histoire vraie*** (1), pour décrypter et démasquer les mensonges introduits par la Franc-Maçonnerie dans les manuels scolaires. Ces mensonges sont toujours à l'œuvre à présent ; que de bêtises sont proférées sur l'Inquisition, par exemple [voir le livre du même Jean Guiraud, ***L'Inquisition médiévale*** (2)].

LA HAINE DU PASSÉ

Le Moyen-Age, parce que puissamment catholique, a été la cible préférée des *désinformateurs* producteurs de mensonges. Il s'agissait d'enseigner que l'Église catholique romaine avait enténébré et abruti l'es-

---

(1) Jean Guiraud : *Histoire partiale, histoire vraie*. 4 volumes contenant plus de 1 600 pages. Parus aux Editions Beauchesne entre 1912 et 1917, ils ont été récemment réimprimés en fac-similé aux Editions Saint Rémi (prix des 4 tomes : 64,03 € + port). Jean Guiraud (1866-1953) était professeur à l'Université de Besançon et co-directeur de la *Revue des Questions Historiques*.

(2) *L'Inquisition médiévale*, Paris, 1928, rééd. Tallandier, 1978.

prit humain. Il y a près de cinquante ans, une historienne, auteur d'une thèse sur ***Le Commerce de Marseille au Moyen-Age***, a réagi par un bel ouvrage devenu un classique : il s'agit de Régine Pernoud, et de son livre ***Lumière du Moyen-Age***, plusieurs fois réédité (3). Sur le plan de l'histoire de la littérature, un second livre admirable a démasqué l'erreur et rétabli la vérité, celui de Gustave Cohen, ***La Grande clarté du Moyen-Age***, également réédité plusieurs fois (4). Professeur de littérature du Moyen-Age à la Sorbonne, converti au catholicisme, Gustave Cohen fut un des courageux signataires de la pétition des écrivains en faveur de Robert Brasillach. Son livre est admirable et éblouissant. D'autres œuvres d'historiens confirmèrent cet effort, par exemple ***Le Roi Très Chrétien*** de Jean de Pange (5) et les livres, ***Les Pèlerins au Moyen-Age*** de Raymond Oursel, ***Le Château-fort et la vie au Moyen-Age*** de Jacques Levron (6), ***Les Moines bâtisseurs : architecture et vie monastique*** d'Anselme Dimier (7) – tous parus chez Fayard, dans la collection « *Résurrection du passé* » en 1964-1965 (8) – et ***L'Agriculture au Moyen-Age*** de Roger Grand et Raymond Delatouche, très gros livre paru aux Editions de Boccard en 1950.

D'autres époques servent de cible à l'ironie vaniteuse, infatuée et suffisante de nos contemporains du monde officiel : la guerre de 14-18 n'a aucun sens, elle a été déclenchée et menée par des fous idiots pour des motifs futiles. Les *Poilus* ont souffert pour rien et il eut mieux valu aimer les Allemands et leur Kaiser, les Austro-Hongrois et leur empereur (les gens ne savent rien, en fait, de l'Autriche-Hongrie, à part l'impératrice Sissi-Romy Schneider). De 14-18, l'on ne voit que l'horreur, que l'on dénonce avec des cris antimilitaristes et pacifistes. Les ennemis, ce sont les officiers français.

Les professeurs des Facultés d'histoire enseignent qu'il ne faut pas étudier l'histoire événementielle, l'histoire des batailles et des traités que l'on enseignait autrefois. Il faut enseigner l'histoire des syndicats, de la classe ouvrière, des prix et des impôts, des transports ou de la vie sexuelle. Le résultat, c'est que des élèves ignorent à quelle époque apparaissent l'automobile ou la télévision, la photographie ou la radio, qu'il ne savent pas du tout

---

(3) Régine Pernoud : *Lumière du Moyen-Age* (Editions Grasset, 1944. Réimp. 1985. Prix 16 € + port).

(4) Gustave Cohen : *La Grande clarté du Moyen-Age* fut réédité en 1963 dans la collection de poche *Idées*, chez Gallimard. Gustave Cohen a aussi écrit *La Vie littéraire en France au Moyen-Age*, éd. Tallandier, 1949, qui fut un classique.

(5) Jean de Pange : *Le Roi Très-Chrétien* (Ed. Fayard, 1949. Réimp. Editions Arma Artis, 1985. Prix : 44 € + port)

(6) Jacques Levron et Raymond Oursel ont publié plusieurs autres ouvrages historiques, tous intéressants. J. Levron a donné plus de 30 volumes, dont *Les Grandes heures de l'Ile de France*, Perrin, 1969, R. Oursel a publié de beaux livres sur l'art du Moyen-Age dans la collection *Zodiaque*.

(7) Anselme Dimier était religieux et son livre est utile à l'histoire de la vie spirituelle et à celle de la prière monastique.

(8) Cette collection de Fayard, *Résurrection du passé* donna d'autres très beaux livres : *La Carthage de saint Augustin*, de G.C. Picard, *Lyon miroir des Gaules* de A. Audin, *Moyen-Age en Ile-de-France, Eglises, abbayes châteaux* de G. Poisson, et deux grands classiques : R. Chevallier, *L'Avion à la découverte du passé* qui révéla l'archéologie aérienne, et *Marines antiques de la Méditerranée* de J. Meirat.

qui sont Mazarin ou Vauban, Sully ou Fouché, qu'ils ignorent tout des événements arrivés sous Louis XV ou sous le Second Empire. Les élèves ont une connaissance de l'histoire psychotique ou schizophrénique, c'est-à-dire détachée des réalités concrètes de la vie du passé.

La colonisation n'est l'objet que de vindictes et de sarcasmes imbéciles y compris de la part de professeurs. Toute l'histoire militaire et maritime est rejetée en bloc, il ne faut même pas l'étudier, à bas la guerre ! Quant à l'Antiquité, elle est aussi familière et compréhensible à nos contemporains que la connaissance des oiseaux limicoles, des plantes monocotylédones ou des éléments du calcaire…Si quelqu'un parle de saint Augustin dans un groupe de militants chrétiens modernistes, c'est pour ironiser sur sa subtilité (il en va de même à propos de saint Thomas d'Aquin, ces gens n'ayant, en fait, lu ni l'un ni l'autre)… Nous avons entendu un professeur de théologie nous dire avec ironie : « *Saint Thomas d'Aquin n'avait aucune expérience en matière liturgique* ».

A la plupart des chrétiens pratiquants, les martyrs et le culte des saints ou des reliques, les œuvres (innombrables) des Pères de l'Église aux premiers siècles de notre ère sont aussi familiers que la structure gazeuse de la planète Jupiter ou le théorème de Fermat. Comment en est-on arrivé là ? Voilà des Français qui se disent « cultivés », qui figurent le haut du panier de cette société opulente et arrogante, et qui ne sont que des crétins solennels contents d'eux-mêmes, satisfaits, par exemple, de n'avoir jamais rien lu de saint Augustin, de tout ignorer des mentalités françaises en 14-18 et de n'en éprouver aucune frustration ou regret. Leur nullité, ils n'en ont même pas conscience et ils repoussent d'un revers de main les centaines de volumes des Pères de l'Église : « *ça n'apporte rien* ».

Or le véritable intellectuel se garde d'affirmations sommaires, il pose des questions, mesure et balise son ignorance avant de lire et d'étudier : « *nous ne savons le tout de rien* » disait Blaise Pascal. Le véritable intellectuel sympathise d'emblée avec son objet d'étude : la compréhension est nourrie par la sympathie. L'historien intelligent pénètre avec sympathie dans les univers mentaux du temps passé, il tente de comprendre les motifs et les arguments des gens d'autrefois, il n'a pas de préjugés et se tient même pour ignorant. Il cherche à comprendre ce qui s'est réellement passé en multipliant les lectures de documents d'époque.

L'on s'étonne actuellement de voir tant d'étudiants en histoire trébucher dans la nullité : ces pauvres jeunes gens n'ont, en vérité, aucun moyen efficace de comprendre leur objet d'étude. Tel, imprégné de Marxisme-Léninisme bien vieillot, parle, dans une thèse de philosophie, de la pensée de saint Thomas d'Aquin comme « *démarche de répression policière* » (*sic !*) ; tel autre parle de la Contre Réforme catholique comme d'une « *reprise en mains des populations* ». Ces pauvres gens ne comprennent rien à l'objet qu'ils étudient. Marquées par les préjugés de la gauche française vieillissante, leurs publications sont appelées à se périmer et à disparaître au plus vite. D'ailleurs, même chez les gens de gauche, qui apprécie et lit actuellement les

élucubrations de Michelet sur Jeanne d'arc ou celles d'Aulard sur 1789 ? Par contre, les savants apprécient et continuent de consulter, par exemple, tel article scientifique d'un ancien élève de l'Ecole des Chartes, paru en 1902 et traitant des droits féodaux en Poitou au XVIIIème siècle, d'après les archives, article strictement honnête et comprenant exactement ce qui s'est passé en Poitou au XVIIIème siècle (l'auteur de cet article s'appelait Jean de La Monneraye).

Nous observons que peu de nos contemporains fréquentent les bouquinistes, par exemple. Peu de nos contemporains affichent de la curiosité réelle vis à vis du passé. Lorsque des touristes visitent un château du Moyen-Age, il n'est pas rare qu'ils se moquent ou se gaussent des mœurs des gens d'autrefois, de tel travers qu'ils croient apercevoir. Montrez-leur des costumes ou des bijoux d'autrefois, vous aurez des rires. Faites-leur voir la reconstitution d'un intérieur paysan d'autrefois, même un intérieur aisé, les mines des touristes s'allongent ; ils pensent que les gens d'autrefois devaient nécessairement s'ennuyer (ni télévision ni foot-ball), etc.

D'OÙ VIENT CETTE CHRONOPHOBIE RACISTE ?

Elle provient du socialisme marxiste, du mythe du progrès que nous héritons du XIXème siècle et qui se continue vulgairement parmi nous. Jacques Maritain aimait à parler de la *chronolâtrie*, c'est-à-dire que ce qui est moderne et contemporain est meilleur que ce qui est passé, nécessairement. Tout ce qui appartient au passé est donc périmé et cette attitude s'élargit à une idolâtrie du temps présent. Paul Valéry a parlé de « *l'absurde superstition du nouveau* » : ce qui est nouveau ou récent serait, nécessairement, meilleur que ce qui est plus ancien, et ceci dans tous les domaines, y compris ceux de l'art ou de la pensée.

Au XIXème et au XXème siècles, les rationalistes ont cru que l'humanité progressait vers le mieux et le bien. Auguste Comte enseigna que l'histoire de l'humanité connaissait trois phases ou âges successifs : l'âge théologique qui expliquait toute chose par le recours à Dieu et à ses miracles, l'âge métaphysique qui expliquait toute chose par le recours à des entités, par exemple « *la nature a horreur du vide* », et enfin l'âge scientifique qui explique toute chose par les lumières de la raison et les méthodes des sciences exactes. Le troisième âge était le seul qui fut digne d'estime et il devait durer toujours maintenant que l'humanité y était enfin parvenue. Comme l'observait l'excellent Emile Faguet, dans ***Politiques et moralistes du XIXème siècle***, paru vers 1900, les deux autres âges d'Auguste Comte semblaient difficiles à dater : l'âge métaphysique allait-il seulement du XVIème au XVIIIème siècle ? D'autre part, ces trois âges, qu'Auguste Comte présentait comme le parcours de l'humanité, étaient impuissants à rendre compte de l'histoire des Indes, de la Chine ou du monde arabe.

L'âge théologique, que Comte appliquait au Moyen-Age, ressemblait plutôt à l'âge de ces tribus de sauvages qui expliquent une éclipse de soleil

par une intervention divine (comme dans l'album de ***Tintin : Le Temple du soleil***). Jamais les gens du Moyen-Age ou de l'Antiquité, des savants comme Pline l'Ancien ou Albert le Grand, n'ont prétendu expliquer les volcans ou les éclipses par un recours à Dieu ! Avant Auguste Comte, Fontenelle et Voltaire s'étaient largement moqués des miracles (voir ***La dent d'or***, des pages de ***Candide***, etc.) afin de déconsidérer le christianisme et ses miracles (le miracle le plus important est la résurrection du Christ, celui qui n'y croit pas, au nom du rationalisme voltairien, n'est pas chrétien). Les rationalistes ont répété à satiété la célèbre phrase de Stuart Mill : « *Le mystère n'est qu'un inconnu qui n'a pas encore été expliqué* ».

Le cartésianisme modifié par Bayle, les écrits philosophiques de Newton avaient conclu que le mystère n'existait pas, que, tôt ou tard, la raison de l'homme en viendrait à **tout comprendre**. Le mathématicien d'Alembert, qui dirigea ***L'Encyclopédie*** avec Diderot, écrivit un discours sur le progrès où il envisageait que l'homme puisse à l'avenir supprimer la mort. De nos jours, des médecins rationalistes croient que la science découvrira « *un gène de l'éternité* » qui permettra de créer un médicament pour éradiquer la mort ! Comme l'expliquait jadis notre ami regretté Jean Ousset, dans son livre ***Le Marxisme-Léninisme*** (9), les théories de Marx, Lénine, Staline et autres, n'ont fait que reprendre et systématiser la théorie du progrès des voltairiens.

Au XX[ème] siècle, le parti communiste français, devenu après 1945 le maître à penser des universitaires français, a fourni des théories explicatives pour donner une doctrine à ce mépris du passé. La guerre de 14-18 n'était que le choc des impérialismes européens au détriment du peuple des *Poilus*, comme l'expliquèrent Lénine, Rosa Luxemburg (de façon différente, ce qui lui valut d'être condamnée) et surtout Staline, dont Henri Barbusse, auteur du célèbre roman ***Le feu***, sur la guerre de 14, fit un éloge assez ridicule.

Par exemple, nos contemporains haïssent **l'idée de nation** : cela leur vient de Pierre-Joseph Proudhon (« *L'idée de nation est une pure blague* »), de Rosa Luxemburg (« *L'idée de nation est une absurdité totale* ») et de Lénine (« *Encouragez et développez les nationalismes indien, arabe, chinois afin d'abattre les pays occidentaux capitalistes* »). Nos contemporains haïssent **la colonisation** parce qu'ils ne la regardent qu'avec les préjugés de Lénine : elle fut « *un impérialisme dénommé colonialisme conçu en vue d'assurer des débouchés aux capitaux occidentaux en mal de placement* ». L'historien Jacques Marseille a montré dans sa thèse, ***Empire colonial et capitalisme français*** (10), que la théorie de Lénine était complètement fausse.

---

(9) Editions C.L.C., 1960. L'ouvrage a été ensuite réédité à deux reprises sous le titre *Marxisme et Révolution* : en 1970 aux Editions Montalza, puis en 1981 aux Editions du C.L.C. Pour cette troisième édition, il a été rajouté, sur la couverture, le sous-titre « *En finir avec le marxisme* ».

(10) J. Marseille : *Empire colonial et capitalisme français* (Ed. Albin Michel, 1986) et *L'Age d'or de la France coloniale* (Album 25 × 31,5 cm, relié, abondamment illustré, Albin Michel, 1986. Prix : 44,21 € + port). Un livre à lire avec joie et profit. L'introduction est un chef d'œuvre d'intelligence car l'auteur explique comment, parti d'hypothèses et de présupposés marxistes, il a changé d'avis au contact de la matière historique de sa recherche !

Les historiens soviétiques staliniens ne craignaient pas d'expliquer la renaissance de la philosophie thomiste à la fin du XIX[ème] siècle par une réaction du patronat réuni au sein du ***Comité des Forges***, ceci au nom du matérialisme dialectique, de la lutte des classes, etc. De même, les universitaires français, des communistes aux progressistes chrétiens comme Etienne Borne et la revue ***Esprit***, se sont acharnés à expliquer le Fascisme italien par une réaction de classe apeurée de la bourgeoisie italienne face à l'essor du prolétariat, vouant aux gémonies tout historien qui serait venu expliquer la situation spécifique de l'Italie (les promesses non tenues du *Pacte de Londres* (secret) de 1915 et la *Victoire mutilée* de 1918, les carences du Parlementarisme, le déséquilibre entre le nord industrialisé du triangle Turin-Gênes-Milan, le centre romain et le sud en proie à un sous-développement de type africain, etc.).

Cette suprématie intellectuelle marxiste a relégué aux oubliettes tout ce qui, dans le passé, était incompatible avec le matérialisme dialectique. L'on se mit à étudier le Moyen-Age et l'Antiquité sous l'angle de la lutte des classes dérivée de l'évolution du mode de production (comme dans les écrits de Karl Marx). Sur l'Antiquité, il est à présent réconfortant de voir comment le regretté Marcel Le Glay a démoli les théories de ceux qu'il nommait « *les diadoques marxistes* » (voir ses deux beaux livres, ***Rome, Grandeur et déclin de la République – Rome, Grandeur et chute de l'Empire***) (11).

Fort heureusement, au XX[ème] siècle, il y a eu plusieurs érudits (certes jamais menacés d'atteindre à la célébrité et de réussir une « *carrière* » dans le marigot universitaire français) qui ont accumulé des travaux scientifiques de valeur sous la forme de monographies irréprochables fondées sur les sources, archives manuscrites ou livres anciens. Il est frappant de voir, à la lecture en 2002, que telle publication de 1960 n'a pas vieilli (car elle a étudié une question à fond d'après les documents originaux et personne n'est venu ensuite reprendre le sujet), tandis que telle autre publication, jadis saluée par les journaux parisiens gauchistes et leurs salons, est on ne peut plus vieillie et ridée, ne reflétant plus guère que les préjugés en honneur en Sorbonne en 1968.

QUELLE ATTITUDE ADOPTER VIS-A-VIS DU PASSÉ ?

Il convient toujours d'étudier les **sources**, par exemple de lire les livres d'autrefois, les archives manuscrites, correspondances privées, pièces de procès, documents administratifs, discours politiques, journaux et revues anciens, etc. Il faut ensuite s'abstraire et se défaire de tous les préjugés actuels. En effet, il ne s'agit jamais de transposer les problèmes du présent dans le passé. C'est inintéressant ; on ne peut pas expliquer le passé par le

(11) *Rome, grandeur et déclin de la République* (Perrin, 1990, 25,92 € + port). *Rome, grandeur et déclin de l'Empire* (Perrin, 1992, 28,97 €).

présent et colorer cette démarche de nos phantasmes, colères, frustrations diverses, etc.

Il faudrait pouvoir reconstituer **ce qui s'est réellement passé, pensé, senti, vécu,** tel jour de la vie de saint Augustin, de Cicéron, etc. 1) L'idéal serait de connaître tous les documents d'une époque car, souvent ils parlent d'eux-mêmes et révèlent de grandes évidences. 2) Il faudrait pouvoir totalement faire abstraction de notre vie au XXIème siècle et surtout se rappeler qu'un homme qui s'exprime en 1915, ne sait pas, quant à lui, ce qui va se passer en 1916, 1917, et après.

Environ soixante-quinze à quatre-vingts générations séparent chacun d'entre nous de ses aïeux de l'époque du Christ. Or ces générations d'hommes et de femmes sont l'objet de la part de certains de nos contemporains d'une véritable haine. Considérez les rares cérémonies commémoratives actuelles : gerbes de fleurs aux morts de la Résistance, les discours remercient ces minoritaires ou exceptions de s'être détachés de la majorité *pétainiste* des Français, réputés imbéciles et méchants. Tous nos parents ou grands-parents faisaient partie de ces imbéciles méchants, ou presque tous, puisque selon le titre du livre, intéressant, d'Henri Amouroux, il y avait, en 1940, ***Quarante millions de Pétainistes en France*** (12).

Gerbes de fleurs aux morts de 14-18 ; là, les discours officiels, quand il y en a, sont simples, ils rendent hommage aux victimes de la plus affreuse des guerres (pour les soldats) comme ils rendraient hommage aux victimes du *World Trade Center*. Les morts de 14-18 ont été surpris par une mort épouvantable, aucune mention de leur courage, de leur victoire exaltante, de leur héroïsme pour la France, la patrie aimée, surtout, aucune mention de ce genre, car les officiels se feraient huer par les gauchistes de service et la foule des curieux endimanchés.

Nos contemporains haïssent nos grands-parents de 1920 ou de 1880 pour leur nationalisme dit cocardier. Songez que des gens pleuraient en voyant le drapeau d'un régiment ! Au-delà, nos contemporains, qui se veulent rationalistes et scientifiques, qui sont scientistes, méprisent nos aïeux pour leur ignorance médicale, leur méconnaissance de l'hygiène ; ils veulent voir en eux des fanatiques religieux sectateurs de l'Inquisition, etc. Nous avons vu un évêque douter de la survenance d'un miracle dans un village français au XVIème siècle : il s'agissait pourtant du miracle qui est à la source de la béatification d'une sainte. Croire au miracle ? Croire en la multiplication des pains par Jésus ? Il s'est trouvé des écrivains catholiques comme l'ex-abbé Evely pour prêcher et écrire que la multiplication des pains n'était qu'un partage solennel des provisions existantes, un rationnement. Evely n'était pas gêné par le fait qu'il allait à l'encontre des affirmations, pourtant claires de l'Évangile, quant au caractère miraculeux de la distribution des pains. De nos jours, l'athéisme pratique est partout, ceci interdit même de faire preuve

(12) *Quarante millions de Pétainistes*, tome 2 de *La Grande histoire des Français sous l'occupation, 1935-1945* (Ed. Laffont, 1977).

d'intelligence, et de comprendre que les gens du passé étaient différents de nous et qu'ils nous étaient complètement supérieurs sur quantité de points !

CONCLUSION : QUELQUES EXEMPLES DE LA SUPERIORITÉ DE NOS ANCÊTRES

1) Nos ancêtres avaient **un courage physique et une endurance** inconcevables de nos jours. En 1914, les fantassins marchèrent à pied de la Belgique ou des Ardennes jusqu'à la Marne, en combattant et en portant le sac, qui pesait trente kilos, puis ils contre-attaquèrent de la Marne à l'Aisne et creusèrent les premières tranchées. Que l'on songe à l'immensité des travaux de terrassement que coûta la guerre de 14-18 à des jeunes gens qui, en même temps, combattaient !

En 1812, pour la campagne de Russie, les grenadiers marchèrent à pied de la Pologne à Moscou, en livrant la bataille de la Moscowa. Les survivants marchèrent, pour la retraite dans la neige avec l'atroce passage de la Bérézina, de Moscou jusqu'à Leipzig et de Leipzig jusqu'en France. Napoléon lui-même fit des milliers de kilomètres à dos de cheval ; ses biographes disent qu'il fut un temps extrêmement fatigué !

Le regretté R.P. Boulogne, O.P., qui fut un des premiers opérés à cœur ouvert et décéda en 1969, a publié la meilleure biographie de saint Thomas d'Aquin (13) : il a calculé (voir l'appendice) le kilométrage effectué durant sa vie par saint Thomas **à pied**. La règle des Dominicains exigeait que, par esprit de pauvreté, ils marchassent toujours à pied. Saint Thomas parcourut les trajets Naples-Paris, Paris-Cologne et retour, Paris-Rome et il devait faire Rome-Lyon quand il s'arrêta en cours de route pour mourir.

2) **Une supériorité sur le plan moral.** D'abord, nos ancêtres avaient une ténacité, une volonté morale et un acharnement à réussir supérieurs aux nôtres : la ligne aérienne de Toulouse à l'Amérique du Sud, ***L'Aéropostale*** de Saint-Exupéry, Mermoz, Guillaumet, a eu 120 pilotes ou navigants tués. Ces pertes n'ont pas empêché les pilotes de continuer : Saint-Exupéry nous explique dans ***Courrier Sud*** et ***Vol de nuit*** (14) qu'ils agissaient par devoir moral !

L'on avait jadis le sens de l'honneur, le goût du travail bien fait, la satisfaction du devoir accompli, l'esprit de sacrifice, l'esprit de famille, mer-

---

(13) R.P. Boulogne : *Saint Thomas d'Aquin ou le génie intelligent* (Nouvelles Editions Latines, 1968. 14,64 € + port)

(14) *Courrier Sud* (rééd. Gallimard, 1972 et coll. Folio), *Vol de nuit* (rééd. Gallimard 1996 et éd. Folio) ; mentionnons, en outre, les ouvrages de Saint-Exupéry, réunis en un seul volume, *Œuvres* de la collection « La Pléiade », (à posséder à cause des précieuses notes qui éclairent les textes). Tous les admirateurs de Saint-Exupéry devraient posséder les splendides numéros spéciaux de la revue *Icare* qui décrivent sa vie depuis l'enfance, avec témoignages, études, photos, fac-similés de manuscrits et pièces d'archives, de dessins, c'est un trésor ! *Icare* numéros 69, 71, 75, 78, 84, 96, le n° 108 est épuisé, mais sera peut-être réimprimé, chaque volume coûte de 11,60 € à 17,10 € plus port (*Icare*, Tour Essor 93, 14-16 rue de Scandicci, 93508 Pantin cedex).

veilles qu'illustrent les beaux romans de Paul Bourget ou d'Henry Bordeaux, de René Bazin, en partie de Pierre Benoît. Ces auteurs sont dénigrés et délaissés actuellement alors que leur talent est supérieur ; leurs œuvres sont aisées à trouver chez les bouquinistes. La rectitude morale offrait, de 1920 à 1950, une société française où il faisait bon vivre. Dans une ville du Midi, le marchand de journaux du dimanche abandonnait sa pile de journaux pour aller boire un verre : les clients prélevaient leur journal et déposaient le prix en pièces de monnaie. Nous avons vu aussi, en 1955 à Bordeaux, une simple cordelette qui fermait un magasin de fruits et légumes, dont toutes les marchandises restaient exposées dans des paniers non recouverts. A la cordelette pendait une petite pancarte : « *magasin fermé de 13 h à 14 h* ». Dans un quotidien de province de 1920, nous avons lu ce fait divers : « *hier, rue Gambetta, un manteau a été volé dans un magasin* ».

3) Autrefois, **la puissance de la mémoire était supérieure à la nôtre.** Au Moyen-Age, au début de ses études, un jeune moine dit novice devait commencer par **apprendre le psautier par cœur !** C'était là une performance banale et demandée à tous ! Qui, parmi nous, peut réciter le psautier par cœur ? L'admirable Denys le Chartreux, qui avait une puissance de travail exceptionnelle, récitait le psautier en entier chaque nuit ! Une belle anthologie de ses œuvres vient d'être éditée (15). Vers 1925, les travaux, d'une grande valeur, du R.P. Marcel Jousse (16) ont bien montré comment les Évangiles correspondaient à une structure de récitation orale : ils avaient été **rédigés oralement** puis appris par cœur par des dizaines de personnes (c'était une manière de les recopier et de les imprimer en plusieurs exemplaires). Les Évangiles ne furent mis par écrit qu'à une date bien postérieure.

Au Moyen-Age, beaucoup de gens qui ne savaient pas écrire, ou qui écrivaient peu, possédaient beaucoup de connaissances qu'ils conservaient dans leur mémoire et qu'ils enseignaient et transmettaient oralement. Tout le savoir technologique des agriculteurs et des artisans n'était jamais mis par écrit ; l'on s'est étonné de ne retrouver aucun plan détaillé de la construction des cathédrales, qui avait pourtant dû exiger des évaluations précises, sans

---

(15) Denys le Chartreux : *Chroniques de l'extase* (Ed. Parole et Silence, Paris, 2000). Né près de Liège en 1402, Denys vécut à la Chartreuse de Ruremonde (Pays-Bas) où il s'éteignit en 1471. Ce livre est une anthologie de ses œuvres sur l'éloignement du monde, l'humilité, la garde du cœur, l'oraison, la contemplation. Ce livre devrait intéresser les catholiques de tradition : Denys le Chartreux fut surnommé « le dernier des scolastiques » !

(16) Marcel Jousse (1886-1961), jésuite peu connu car il n'écrivit pas pour le grand public. Pourtant, dès 1925, Léonce de Grandmaison parla de ses travaux dans la revue de la Compagnie de Jésus *Etudes*. A partir de 1927, *Les Nouvelles littéraires* de Maurice Martin du Gard (auteur d'excellents livres, en particulier *Les Mémorables*, 3 vol.) parla plusieurs fois de Marcel Jousse pour le révéler au public cultivé. Le 1[er] avril 1929, dans la *Revue Universelle*, proche de Maurras, créée par Henri Massis, Marcel Brion présenta le P. Jousse aux lecteurs ; le 4 avril 1929, Léon Daudet fit son éloge dans *L'Action Française :* les deux articles ont le même titre : « *Une nouvelle psychologie du langage* ». Seule la revue *Europe*, socialo-marxiste, attaqua le P. Jousse. Pour aborder son œuvre, lire le beau livre de Gabrielle Baron, *Mémoire vivante, vie et œuvre de Marcel Jousse* (éd. du Centurion, Paris, 1981). Les cours de Jousse ont été édités après sa mort chez Gallimard : *L'anthropologie du geste* (1974), *La manducation de la parole* (1975), *Le parlant, la parole et le souffle* (1978).

maquettes ni règles à calcul ; c'est que tout se faisait oralement. De même, l'on a remarqué au XIXème siècle que les conteurs touareg ou sénégalais connaissaient par cœur des longs récits, sans que ces textes n'aient été mis par écrit, avant l'arrivée d'ethnographes occidentaux. Il en allait de même pour les règles juridiques coutumières des tribus.

4) **Il est probable que, en moyenne, nos ancêtres étaient plus intelligents que nous !** Jusqu'à 1950, il existait des revues comme ***Lectures pour tous*** ou ***Lisez-moi*** qui servaient de distraction de base à des milliers de Français. Ces revues contenaient des récits de voyages lointains, avec quelques pages de photographies, mais surtout des romans et des pièces de théâtre, imprimés en tout petits caractères, sans aucune illustration. Les textes étaient superbement écrits et d'une bonne tenue morale. Ces distractions exigeaient une puissance d'attention, une aptitude à la lecture qui font défaut à beaucoup à présent.

Considérez la hauteur du niveau culturel d'un article de journal en 1920 ou 1930, prenez *Le Temps, Le Journal des Débats* ou même des quotidiens de province. La langue française était mieux parlée et mieux écrite autrefois : Jacqueline de Romilly, professeur de littérature grecque, observait qu'elle parlait mieux le français dans sa jeunesse ! Récemment, nous avons acheté le journal *Le Monde* qui se dit « intellectuel » : en première page, un journaliste écrit « ***aucuns travaux n'ont été faits*** » et en dernière page, pour illustrer un article sur Strasbourg, il y a une carte muette de l'hexagone indiquant où se situe Strasbourg. Nos intellocrates de la classe dominante sont tombés bien bas.

La faculté d'attention des gens ne cesse de diminuer ; le Français s'écrit en phrases de plus en plus courtes. En 1960, l'on faisait expliquer à des élèves de seize ans des scènes de ***Britannicus*** ou du ***Misanthrope*** ; en 1920, la chronique théâtrale d'un quotidien comme ***Le Journal des Débats*** se passionnait pour les nuances de l'interprétation de ***Phèdre*** ou du ***Cid*** par telle nouvelle actrice ! Actuellement, la langue du XVIIème siècle est plus éloignée de nous qu'en 1950 ou 1960 ; des professeurs de français sont obligés de renoncer à expliquer aux élèves des textes littéraires pour les remplacer par des coupures de journaux ; l'abrutissement télévisionesque joue un grand rôle dans cette dégringolade ! Le Français moyen dispose de moins en moins de mots pour s'exprimer ; interdisez l'usage des mots *bien, bon,* du verbe *faire* et du verbe *aller,* et certains seront presque muets. « *Il a fait bien, il est bien* » répétait un maire pour exprimer le bon résultat électoral de son ami député. Beaucoup de gens, dits cultivés, ne s'expriment qu'avec des mots à la mode, utilisés par les journalistes. Souvent ces mots sont employés à contresens ; les gens répètent des phrases-formules sans penser (« *c'est une avancée en matière sociale* » — « *c'est incontournable* » etc.). Leur comportement social n'est que du mimétisme.

Prenons l'inoubliable ***Éloge funèbre d'Henriette d'Angleterre*** par Bossuet (« *Madame se meurt, Madame est morte* ») ; considérons la longueur des

phrases. Il y a une proposition principale et une série de propositions subordonnées qui se distribuent, notait Paul Valéry, comme les arc-boutants et les piliers d'une cathédrale. Considérons que les auditeurs étaient capables d'écouter, avec aisance et plaisir, ces très longues phrases, sans se perdre dans le dédale des nuances des propositions subordonnées.

Considérons les phrases des discours politiques ou des plaidoiries de Cicéron dans les procès politiques (le superbe ***Pro Milone*** par exemple). Les phrases de Cicéron sont très longues, or, à l'époque romaine, il n'y avait aucune ponctuation, ni points ni virgules. Le point-virgule ne date d'ailleurs que du XVIII[ème] siècle. Sans points ni virgules, le lecteur romain comprenait un texte par la seule compréhension grammaticale, et il faisait de même lorsqu'il écoutait la récitation ou la déclamation du même texte. Mieux, cet effort d'interprétation d'un texte par la grammaire plaisait à l'auditeur, qui avait le goût d'écouter pendant des heures, comme le rappelle Tacite au début du ***Dialogue des orateurs***. Ce que nous disons pour Cicéron vaut pour les homélies et sermons de saint Augustin, par exemple. Il est vrai que les gens étudiaient la dialectique (art de raisonner) et la rhétorique (art de convaincre), ainsi que l'éloquence (art de construire un discours et de s'exprimer). Ces trois sciences devraient bien être enseignées actuellement !

Les Romains et les Grecs avaient des théâtres spécialisés dans la lecture publique ou la déclamation de poésies ou d'épopées, ces théâtres se nommaient des odéons. L'on raconte que Thucydide, très jeune adolescent, fut bouleversé, dans un théâtre, en entendant un acteur lire (pendant des heures) l'œuvre d'Hérodote, ***Histoires.*** Thucydide conçut, dès ce jour, sa vocation d'historien. Dans ***Présence de Virgile*** de Robert Brasillach, il est rappelé que Virgile faisait la lecture de chants entiers de ***L'Enéide*** à Auguste. Un tableau d'Ingres a immortalisé cet événement.

En 1900, des discours parlementaires ou des plaidoiries d'avocats duraient trois ou quatre heures, voire davantage, et plaisaient. A la Chambre des députés en 1906, le comte de Las Cases parla pendant près de six heures contre la Séparation de l'Eglise et de l'Etat devant un public nombreux de députés.

Vers 1920, dans des villes universitaires comme Lyon ou Toulouse, il y avait, en moyenne, une conférence par jour ! Le public des conférences payait un billet d'entrée, souvent acheté chez un libraire, où il s'abonnait pour entendre toutes les conférences de la saison, organisées par une Société de Conférences. Certaines de ces conférences étaient publiées aussitôt et lues par un vaste public, comme les célèbres ***Conférences des Annales***. La presse quotidienne ou les grandes revues comme la ***Revue de Paris***, la ***Revue des Deux-mondes***, la ***Revue de France*** d'Horace de Carbuccia (de 1921 à 1939) publiaient des textes de conférences avec succès.

Certains écrivains tiraient une partie de leurs moyens d'existence de leurs honoraires de conférenciers. Paul Valéry, qui était impécunieux, s'efforça d'aller ici et là faire des conférences, mais il n'était pas un orateur

brillant. René Benjamin était un très brillant conférencier ; une salle dépendant des jeunes gens (et des moins jeunes) de l'***Action Française*** l'accueillait avec succès. Il fit des conférences, qui émouvaient aux larmes, à la lueur de chandelles, sur Balzac en la maison de celui-ci, rue Raynouard, devenue ***Musée Balzac***. René Benjamin a relaté ses souvenirs de conférencier dans un savoureux livre, ***La carafe et le verre d'eau*** (17). De nos jours, personne ne saurait tirer une part de ses moyens d'existence de conférences ; l'accès à celles-ci est gratuit et elle n'ont lieu généralement que devant un public réduit à vingt personnes. Les associations corporatives d'étudiants de 1960 parvenaient à réunir des centaines d'auditeurs pour entendre Michel de Saint-Pierre ou le Bachaga Boualem ! Aujourd'hui, c'est le néant. Même des célébrités médiatiques comme les politiciens ou le Dalaï Lama ne prennent la parole que devant quelques dizaines d'auditeurs étudiants et ne les passionnent pas beaucoup.

L'inculture et l'ennui se répandent dans la société contemporaine ; l'on se demande ce qui pourrait passionner les gens : le sexe et le sida, le football et ses scandales d'argent, les spectacles télévisionesques, l'automobile à embouteillages autoroutiers, la promiscuité des plages et des camps de camping désenchantent plus d'un. Une enquête demandait à des étudiants s'ils avaient la passion des collections, la plupart répondirent négativement. Les enquêteurs cherchèrent à savoir ce qui passionnait la jeunesse et eurent pour réponse des lieux communs. Quand l'on fait une comparaison avec tout ce qui passionnait la jeunesse autrefois, l'on se dit que cette société est sinistre et décadente, malgré l'existence d'une élite, un petit reste, pour reprendre cette expression du prophète Isaïe.

Jean SAINT-PAUL

---

(17) René Benjamin : *La Carafe et le verre d'eau* (Editions Nouvelles, 1947. 9,15 € + port).Ce petit livre est délicieux à lire : plein d'humour, il raconte les aventures pittoresques d'un conférencier dans la France cultivée et heureuse d'avant 1939. Il s'achève tristement en évoquant les bombardements anglo-américians de 1944.